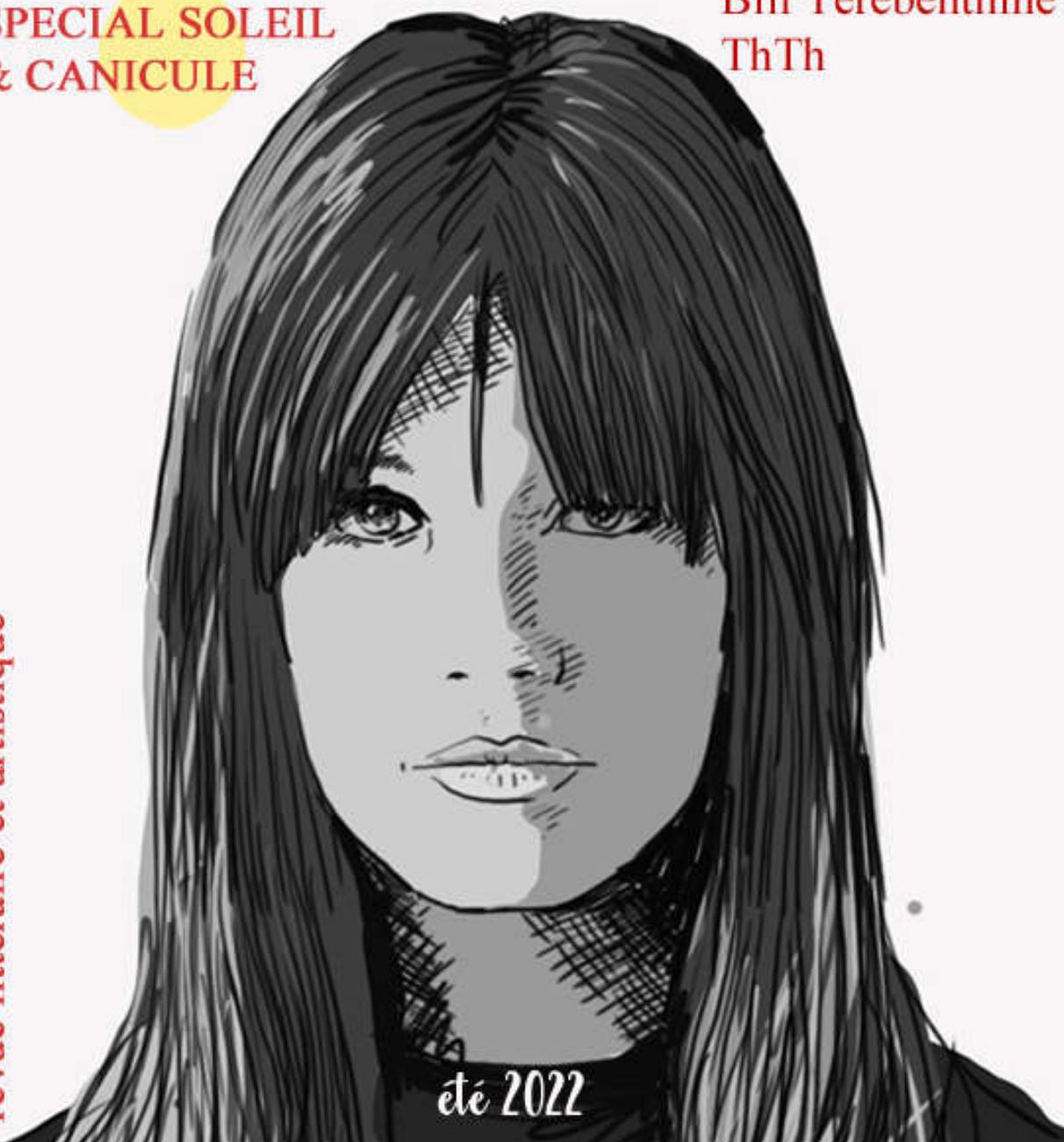




Jane Sweet
Joe Legloseur
Bill Térébenthine
ThTh

SPECIAL SOLEIL
& CANICULE

revue littéraire et artistique



été 2022

GFIV magazine n°14

SOMMAIRE

ThTh : CONCEPTION DE LA SEMAINE DUDESQUE

Jane Sweet : Cinéma 1

ThTh : JOURNAL D'UN DUDE proto-type [partie 2]

Joe Legloseur : Considérations inutiles (extraits 1)

ThTh : ALONE IN THE DARK

Le GFIV : Hommage à Monica Vitti

ThTh : Un putain de vrai clown

Jane Sweet : Cinéma 2

ThTh : Alors mec, t'es poète ?

Joe Legloseur : Considérations inutiles (extraits 2)



Illustrations : Bill Térébenthine, série « Femmes célèbres que j'aime », 2022

CONCEPTION DE LA SEMAINE DUDESQUE par ThTh

Le lundi est une sorte de prolongement du dimanche - jour de plaisirs, de farniente sauf pour les abrutis.

Le mardi est l'amorce relax du mercredi qui est, on le sait tous, le jour des enfants donc des jeux vidéos.

Le jeudi, jour bizarroïde en fin de compte, que l'on destinera à des sorties le soir pour pécho de la dudesse ou du dude de premier choix et on spammera de la poésie l'après midi sur un forum localisé en Ardèche ou de l'art content pour rien. Le matin, on élaborera de la bonne cuisine donc le jeudi matin nous irons au marché - remarque : le "jeudude" littéralement "je dude" est un jour hybride qui annonce tranquilou dans son mantra JE DUDE donc, le célèbre "vendredi des dudes" - je ne vous fais pas un dessin mais je vous ressers un calva et vous présente les nouvelles arrivantes.

Reste le samedi pour bien préparer son dimanche "jour de plaisirs, de farniente sauf pour les abrutis", qui courent comme des cons et fatiguent leur corps. Faites l'amour à des inconnus plutôt et bien hein, on n'est pas à l'usine du porno.

NB du dimanche au lundi - même jour on le sait tous - on se couchera quand la fatigue sera agréable et on se lèvera quand la vessie ne pourra plus supporter tout le vin que l'on aura bu la veille. Ah oui, ne vous foutez jamais plus en couple - trois nuits maximum d'amour physique ou alors une dernière fois avec une Beauté que votre écrivain préféré vous aura préparé à aimer, de toute votre âme. Méfiez-vous des Beautés Flaubertiennes. Le "couple" est une invention de l'Empire, une fiction dystopique antinomique à la nature polyfucker des dudes et des dudesses. Il a été créé afin que vous engendriez bon an mal an des petits soldats pour la semaine esclavagiste.



Ava, 2022

Cinéma 1 par Jane Sweet

Annette, Leos Carax (2021)

J'ai pensé à Ken Russell et à son adaptation cinématographique de l'opéra rock signé Pete Townshend (pas revu depuis sa sortie). La collaboration avec les Sparks, groupe élégamment original, a tiré Carax vers le haut. Cette fois-ci, pas de fascination trouble pour les égouts et les clochards, place au Cinéma, c'est-à-dire, comme disait Fuller chez Godard : de l'amour, de la haine, de l'action, de la violence et de la mort. L'émotion ? Elle est quelque peu mise à distance pendant la première partie du film, effet inévitable du genre musical où les tirades sont chantées et les gestes théâtralisés. Il faut au spectateur un certain temps pour s'adapter et suivre cet opéra filmé dont l'intrigue progresse à coups de refrains. Mais l'histoire d'Annette, enfant sacrifié victime des passions des adultes est assez puissante pour nous emporter et même nous secouer durablement dans la dernière ligne droite du film, lorsque le personnage principal sombre dans l'abîme. S'il existe dans un coin du cerveau une mémoire cinématographique où certaines scènes restent gravées, la fin d'*Annette* y figurera très probablement.

Solaris, Steven Soderbergh (2002)

Lorsque l'actualité donne souvent le sentiment d'avoir basculé dans un (mauvais) film de science fiction, c'est le bon moment pour découvrir ce film où les distinctions habituelles entre le passé et le présent, les vivants et les morts, la réalité et les images sont brouillées au point de devenir indiscernables. Il paraît que le film a été mal reçu à sa sortie. Trop déstabilisant. Trop esthétique. Trop cérébral. Trop lent. Ce sont à mes yeux autant de qualités, d'autant plus précieuses qu'elles n'ont pas de valeur aux yeux des producteurs hollywoodiens. Un film où l'image est parfaitement maîtrisée et la musique envoûtante, c'est un peu trop pour le public moyen ? On découvre au passage que Clooney n'est pas seulement un bon marchand de café, il joue plutôt bien ce con. Quant à Natascha McElhone, le réalisateur en était tombé amoureux, cela saute aux yeux. La prétendue « froideur » n'est qu'une illusion : *Solaris* est un film romantique sur l'amour au-delà de la mort.

The Grand Budapest Hotel, Wes Anderson (2014)

Comment ne pas se laisser entraîner par la succession des péripéties et étourdir par les prouesses de la mise en scène ? Je ne pouvais m'empêcher de ressentir un sentiment de familiarité qui surgissait au détour de certains plans. Wes Anderson revendique l'influence de Stefan Zweig et c'est justifié s'agissant de l'évocation d'un monde disparu à jamais sous les coups de la barbarie qui s'est abattue sur l'Europe au vingtième siècle. Mais le sentiment de *déjà vu* trouve son origine ailleurs ; c'est au monde d'Hergé et sa ligne claire que me font penser ces images graphiques minutieusement composées. Certes, il s'agit d'un monde hergéen pour adultes. Dans le grand hôtel, la Castafiore tombe dans les bras du personnage principal, amateur de « roses fanées » ayant leurs habitudes dans des palaces déserts. Voilà une œuvre aboutie qui bénéficie, par surcroît, de cet élan qui ne se planifie pas et qu'on trouve aussi dans les aventures du petit reporter au pantalon de golf. Cela s'appelle la grâce.

Un jour sans fin, Harold Ramis, 1993

Encore un film que je découvre trop tard et que tout le monde a déjà vu. Ils le citent souvent avec un air entendu (le dernier en date était un psychiatre) et on ne peut rien faire d'autre que combler cette lacune. Il y a déjà assez de choses qui vous séparent du groupe ; les références en commun, c'est important. Je n'ai pas passé un mauvais moment, loin de là. J'ai même ri de bon cœur à plusieurs reprises. Les dialogues sont souvent brillants et décapants. Je trouve le personnage joué par Murray au début du film, en employé de la société du spectacle blasé et cynique qui méprise son boulot, plus intéressant que le bon samaritain naïvement amoureux de la fin. J'imagine que c'était la condition pour que le film se fasse. On notera au passage les différences entre le début des années 90 et l'époque actuelle (inutile de s'acharner dessus). Ce n'étais peut-être pas mieux avant, mais qu'est-ce que c'était différent !

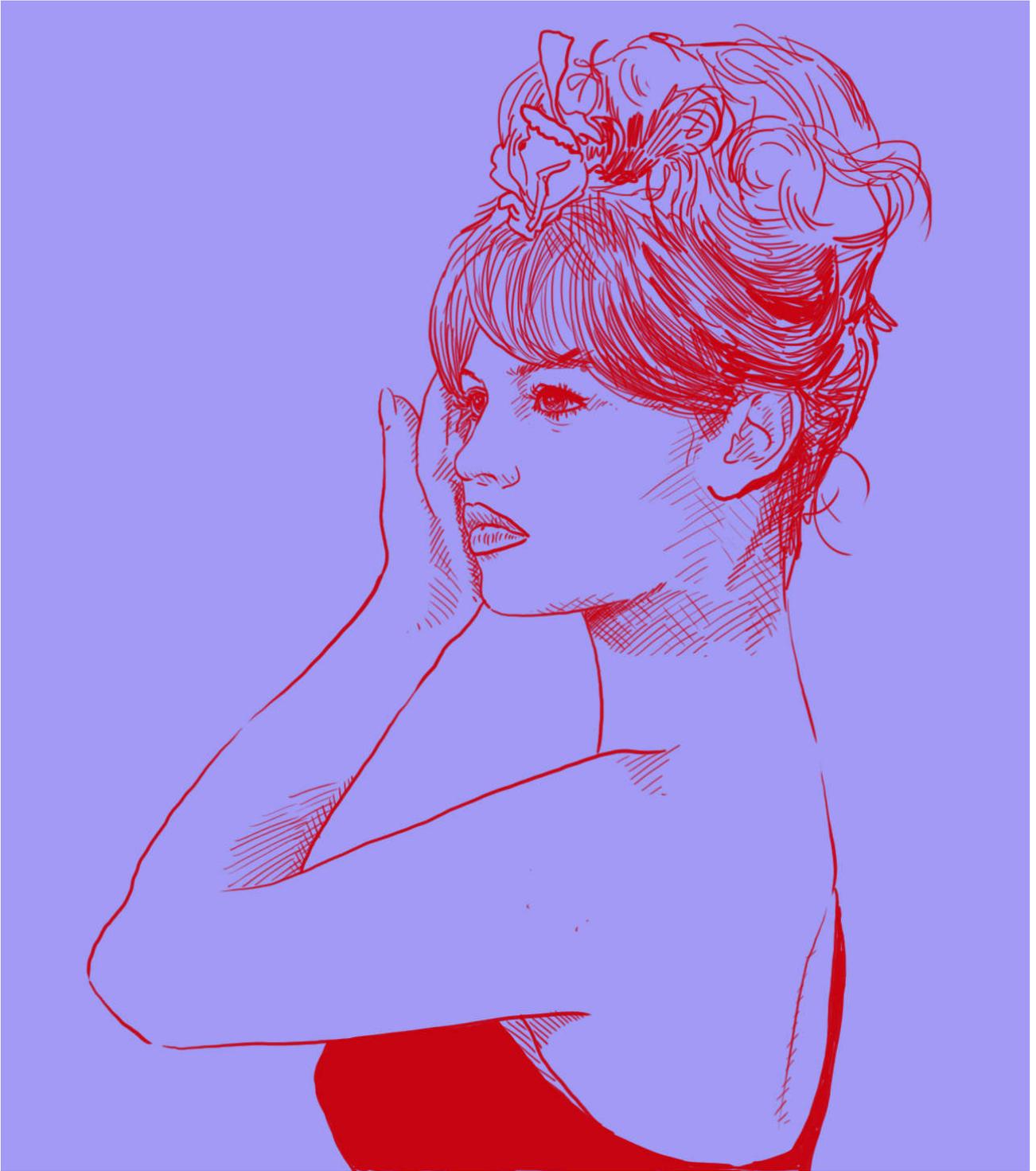
OSS 117 : Alerte rouge en Afrique noire, Nicolas Bedos (2021)

Je suis fan de la série qui remet en scène le héros créé par Jean Bruce et adapté au cinéma dans les années 60. J'ai ri aux éclats à plusieurs reprises et trouvé le film plutôt réussi. J'ai découvert au générique de fin qu'il était réalisé par le fils Bedos et comme je n'avais rien remarqué de différent, on peut considérer qu'il a « fait le job ». Mais je suis particulièrement bon public pour ce genre de comédie rétro. Mon rapport avec OSS 117 incarné par Dujardin est en effet très lié à mon histoire personnelle. Comme le personnage du film, mon père passait soigneusement sa voiture au polish et récitait tous les clichés racistes débités par le héros à chaque fois qu'un noir apparaissait à la télévision. Il faut ajouter que j'aimais bien les films comme *Furia à Bahia pour OSS 117* qui passaient au cinéma du village. J'avais donc tout pour apprécier ce personnage à peine caricaturé de français moyen (comme on disait pendant les trente glorieuses). La bonne idée, c'est de l'avoir transporté avec la beaufitude triomphante des années Pompidou en 1981, alors que les changements en cours tendent à le ringardiser brutalement.

The Beatles: Get Back, Peter Jackson (2021)

Beaucoup de choses ont été dites à propos de cette série documentaire qui apporte un nouvel éclairage sur les quatre musiciens et leurs compagnes. Elles sont toutes justifiées car ce film de huit heures est assez immense pour accueillir l'ensemble des visions et interprétations, quel que soit le point de vue. Pendant la première partie, tout le monde tire plus ou moins la gueule ; George s'en va en claquant la porte, Paul donne des leçons de méthodologie, et rien ne va. L'arrivée de Billy Preston détend d'un seul coup l'ambiance. A partir de là, on comprend que les gars ont l'habitude de déconner ensemble, tout le monde s'amuse (sauf Yoko qui en semble incapable) et la musique décolle enfin. Je crois que ce film prendra place aux côtés de *Don't Look Back* ou de *One + One*, c'est-à-dire tout en haut dans la catégorie « documentaires traitant de la création artistique et du statut de pop star dans la seconde moitié du vingtième siècle ». Une remarque que je me suis faite à plusieurs reprises pendant le visionnage : quel dommage que Godard n'ait pas laissé ses caméras tourner à l'Olympic studio pendant l'ensemble des sessions de *Beggars Banquet*.

*



Brigitte, 2022

JOURNAL D'UN DUDE proto-type [partie 2]

Mysticisme de la hype ou le dandysme près du Millénaire par THTH

Lundi soir, c'est sec Paris. Pas de vernissages, pas d'open bar. Pas envie d'aller au cinéma, ni de jouer aux jeux vidéos, ni de regarder quoi que se soit sur un écran domestique. Même jouer aux boules en bas me saoule et la VR peut attendre. Rien foutre. Queue dalle. Être suspendu comme sur une balançoire entre le rien et le pas grand chose. Ça doit être ça la méditation mais avec une bière, une brune et seulement parce qu'elle est raccord avec le cadre du vélo rouge. Je le sors et je pédale vers Aubervilliers. Je vais tellement lentement le long du canal avec ce bicloune vintage de fashionista que je peux scruter l'ordinaire à loisirs. Sur la piste qui va vers Sevran, les salariés et les hipsters pédalent à toute allure sur leurs VTC, vélos de course ou pire, les vélos électriques. Oh jeeez... Qu'est-ce qu'ils sont flippants. La vie normale, speed, utilitaire. Choisissez une vie dudesque. Il faut avoir les nerfs solides surtout lors du crépuscule - d'où la balade à vélo avec réserve de bière ; je la bois très amère et forte en alcool - détenir un vélo pliable seventies et rider sur l'asphalte le plus lentement possible, savourer la précipitation des autres figurants qui pédalent trop brusquement ou les quidams qui marchent, ceux là même sont trop assujettis à l'apesanteur. La juste vitesse entre le speed et le slow, un cross mécanique, doux et soyeux, pour être suspendu à l'interstice du temps urbain. La vitesse zazen du dude. Essayez, vous m'en direz des nouvelles. Oui l'expérience de la lose vous rapproche d'une étrange quiétude.

Mardi. Rien de plus weird que de visiter Le Millénaire près de l'allée Guy Debord. Cet immense centre commercial se vide petit à petit de ses enseignes : Adieu H&M, au revoir Berhska, so long Toys R Us, bye bye Tati, tchao Boulanger, adios Flunch... Mais que foutent les responsables de ce lieu ? Vous allez réfléchir bordel à une mutation ? Prêter ces locaux vides à des associations activistes qui rameuteraient du monde comme dernièrement la vile Vill'Up ? Action ! Ah lui par contre, il est toujours là le hard discount éponyme pour vendre de la merde aux autochtones. Vous êtes la décadence molle d'un monde figé. Je suis sûr qu'à la tête de ce bazar règnent trois ou quatre über-bobos qui n'en ont rien à foutre et qui ont palpé le gros lot au départ. Boomers go home, le cimetière aka le néant. Faites une immense rêve party, des escapes games érotiques, des kermesses fluid, des brocantes LGBT+, des marchés bio-synthèses avec IA bio-dégradable, des cantines anti-gaspi porno féministes, des ateliers pour artistes sans œuvres, des storages harddiscount pour dudes et dudesses au RSA, des foyers migrants avec VR - on visiterait leur pays en immersion virtuelle, ils ou elles pourraient être les guides culinaires aussi en préparant des plats locaux. Putain réveillez-vous ! J'appelle Manu. Ça va chier. Branle bas de Combas. Réunion 9 h lundi à l'Élysée. Coke, speed, LSD, MDMA, THC, téquila, whisky, vodka, gogo dancers sur la table ! Signé : Le Ministre de la Lose Magnifique.

Mercredi soir. Je casse ultime chez moi mais la casse ultime, keskecé ? (accent psychokiller) : rester chez soi à partir du crépuscule et théoriquement casser la hype par son absence aux OB, vernissages et concerts de potes ou d'ex. Vous êtes, à ce niveau d'initiation, un personnage de la nuit, une people de la variété pop frenchy, un poète maudit - poète2merde - ou en dernière instance, une influenceuse avec a minima 10K de followers ou parce que finalement, vous êtes le nombril du monde comme Kenny Powers ; sans votre personne, le monde est littéralement vidé. Dans ce même activisme politique (sans conviction), vous reposez votre foie et *in fine*, dans cet élan d'inertie sociale, vous développez une abstinence dudesque d'autarcie spirituelle vis à vis des spiritueux gratuits de la société du spectacle. Pour les moins doués pour la solitude, vous bingez les séries du moment ou celles que vous avez ratées comme Dexter, vous jouez aux jeux vidéos, vous plongez dans la VR ou vous pratiquez la BR (baise réelle). Mais les vrais, les authentiques ascètes, eux, elles, méditent, lisent le dernier roman de Gilles Farcet, ne font strictement rien ou peut être mitonnent un bœuf bourguignon ou assemble une soupe Phò.

Exemple pour l'emploi de l'expression :

- Wesh Th ! Yakoi'soir ? J'ai soif et j'en ai marre de zoner sur Tinder.

- Je *casse ultime* dude.

Pigé ? Demain jeudi, nous verrons le terme *casser la hype*. Attention un fort déni générationnel - en gros depuis les boomers - s'est polarisé sur le phénomène de la hype : elle n'existe pas et pour cause... Le monde s'écroule à cause d'elle.

Jeudi. Pas envie de définir *casser la hype*, je ne suis pas à l'usine. Je ne vous dois rien. Ah si ! Les vêtements labellisés dude. Le mot dude a de beaux jours derrière moi et il est déjà sûrement vidé de son sens par le commerce et la récupération depuis 2013. Ce n'est pas l'étiquette, le logo, le vêtement labellisé qui fait le dude ou la dudesse mais c'est son éthique de vie n'appartenant qu'à lui ou elle même et son mode de vie. Ainsi son (anti)look est caractéristique de sa personnalité *bigger than hype*. Ses actes originaux et indépendants - machine célibataire ou polyloseuse - qui révèlent un héroïsme ordinaire reconnu ou anonyme. Évitez les panoplies du marketing de la société de la dérive du spectacle dérivé. Et là, je poste une photo d'un t-shirt avec marqué Cool Dude pour kids. De la merdrre en code barres. Un enfant est un kid et le dude n'en veut pas, ni même de petite copine ou alors plusieurs polyloseuses. La responsabilité parentale, le travail de père et d'amant unique l'empêche de baigner dans l'ennui ou de crawler dans le plaisir. Un kid ou une meuf lui coûterait trop de tune, trop d'énergie. Le dude n'est pas forcément cool du reste. Il peut être barge, il est juste entier et ne peut être qu'intègre à sa loi interne : Fuck my rules.

Vendredi. Je sors enfin de mon antre. Le grand bleu. L'apnée mondaine est un sport sous-estimé et mériterait de figurer aux jeux olympiques. Il s'agit d'une pratique où l'on retient autant son souffle que son jugement sur les œuvres exposées. La critique négative d'une toile anglaise trash ou japonaise manga est l'embolie d'un esprit jaloux. Un mauvais vernissage - sans sushis - c'est toujours mieux que de subir les programmes télévisés qui vous amènent à la noyade assurée. Surévaluer une croûte en buvant une coupe de champagne est devenu la figure extrême du champion anonyme toutes catégories confondues. Tu choisis en allant vers le Dieu OB et l'art anthrop-océanique des errances urbaines, une forme d'oubli.

Samedi. Je vais me balader au vert. Il y a les hypeux qui kiffent sur Instagram, les influenceuses goth et il y a le mec qui donne à grailler aux corneilles d'Amérique aux Buttes Chaumont. Sous le saule-pleureur au bord du crève-cœur - ce chemin pentu qui monte du lac vers le Rosa-Malheur - les collègues de ma cantine céleste ont dévoré mon taboulé discount directement dans le pot en plastique que je leurs ai balancées à la volée. Elles se sont bien régalingées, les petites. A mon départ, elles m'ont littéralement prodigué une ovation, des cris comme produisent les mouettes du canal mais en plus bruyant. Tout le monde s'est retourné aux alentours, un périmètre au moins de cent mètres. Elles ont vraiment fait un boucan de tous les diables mes petites corneilles d'Amérique. Le soir, je vais saluer le Alex Rossi Band dont Donald Pierre à la guitare en concert au Petit Bain. Ils ont joué ma préférée Voir Venise et on a dansé sur leurs tubes italo-paris-disco. Un retour à la normale pour les fêtards et les syndicalistes de la notte, la notte. T'as compris que la gripette est passée par là.

Dimanche. La volonté de l'artiste a coulé avec les amphores et les navires de guerre au fond de l'océan, poil aux dents et la dernière tendRance ça sera la pompe de vieux soldée printemps 2021 pour été 2022. Entre le chausson du dude pour squatter son antre et la chaussure du chanteur rital pour fouler la scène d'un Palace : voilà le modèle Hadrian dont je tairais la marque sinon je vais sucker Mephisto en enfer. Retour sur le concept : Dedans/dehors, bobo/redneck, in/out... même hobby de combat ! Être bien dans ses pompes de néo-vieux, en dehors des modes pour hipsters,

c'est essentiel car dudesquement ringard mais ultra-confortable et surtout ça respire. En direct d'Angers ! 55% de réduction. C'est la paire unique d'exposition. L'une grolle est plus claire que l'autre à cause de la lumière qui passait à travers la vitre de l'étalage et qui l'a du coup platinée d'une couleur plus douce. La lose parfaite ou la perfection du lâcher-prise. A chacun son Dandysme dudesque et pour tous son Dudisme dandy. Le bon plan c'est que cela coûte moins cher et que ça démode les grosses marques2merdes qui niquent la planète.

*

Anita,
2022



Considérations inutiles par Joe Legloseur (extraits1)

Je ne suis pas un rebelle, tout au plus un inadapté qui n'a jamais réussi à comprendre les lois non écrites du système hiérarchique. J'aurais bien aimé pouvoir me plier aux règles sans faire trop d'efforts, respecter les chefs comme par réflexe, m'adapter avec le sourire aux contraintes sociales, accepter l'inévitable hypocrisie comme une chose naturelle. Plus de souplesse m'aurait probablement permis de faire un semblant de « carrière ». J'aurais, à cette occasion, pu découvrir ce que ce terme recouvre. Mais pour des raisons qui m'échappent en grande partie, j'ai été mené par des réactions viscérales qui me poussent à refuser en bloc l'ordre venu d'en haut et le pouvoir en général.

On me fait souvent le reproche de ne pas comprendre ce qu'on me dit, de rester sur mon « rail » sans réagir comme il conviendrait en prêtant l'attention requise à la voix humaine lorsqu'elle veut me communiquer quelque chose. Quand on me décrit ainsi, l'air hagard, légèrement paniqué, cherchant à saisir le sens de la proposition qui m'est adressée, je ne peux que me sentir gêné. Comment décrire ce phénomène de l'intérieur ? C'est un peu comme si l'interlocuteur faisait allusion à un arrière plan de signification considéré comme allant de soi mais qui me reste étranger ou que j'ai perdu de vue momentanément.

Il convient d'instaurer une distance entre nous et la trompeuse immédiateté des réalités qui s'imposent à nous. Comme nous percevons rarement notre propre aveuglement, qui est cause de notre appauvrissement, c'est en le constatant chez les autres que nous pouvons espérer recevoir de temps en temps le choc salutaire de l'évidence d'une *erreur fondamentale*.

C'est tellement facile de perdre son temps. Qu'aurait dit Sénèque au milieu de toutes ces tentations ? Il aurait probablement conseillé de quitter *Facebook*, *Twitter* et *Instagram*. Mais l'aurait-il fait ?

Certaines situations nous placent dans l'obligation d'avoir à choisir son camp. On peut se demander quels mécanismes, à coup sûr complexes, entrent en jeu pour nous faire basculer d'un côté ou de l'autre. Face aux contraintes, aux abus de pouvoir, aux mensonges hypocrites, nous réagissons en fonction de critères qui échappent le plus souvent à l'analyse. Tout peut entrer en ligne de compte : souvenirs d'enfance, croyances plus ou moins obscures, panthéon personnel, lectures décisives, etc. C'est la raison pour laquelle, dans les situations binaires, toute discussion entre les camps opposés est si difficile.

En revenant de la promenade samedi soir on pouvait entendre en approchant des restaurants du port des musiques venues de divers podiums. Tandis que nous ricanions sur la qualité médiocre de ce qui

parvenait à nos oreilles, j'ai soudain sursauté en m'exclamant : « Là, c'est du bon ! ». Nous nous sommes approchés. Le groupe qui jouait a enchaîné *Folsom Prison Blues* avec une version très correcte de *Big Boss Man* (un titre de Jimmy Reed figurant au répertoire d'Elvis Presley). Lorsqu'ils ont attaqué l'inusable *My Way* avec un délicieux son « bal populaire », quelques couples se sont mis à danser et on se serait cru dans un film de Kaurismäki.

En rangeant des vieux cahiers de brouillon, j'en ai retrouvé un où j'avais noté différentes ébauches de textes. L'écriture en était difficile à déchiffrer mais suffisamment lisible toutefois pour permettre de mesurer à quel point le style était lourd et pénible ; une très mauvaise imitation d'auteurs américains mal traduits. J'ai soigneusement dépecé le cahier en tout petits morceaux et il a fini à mon grand soulagement au fond de la poubelle.

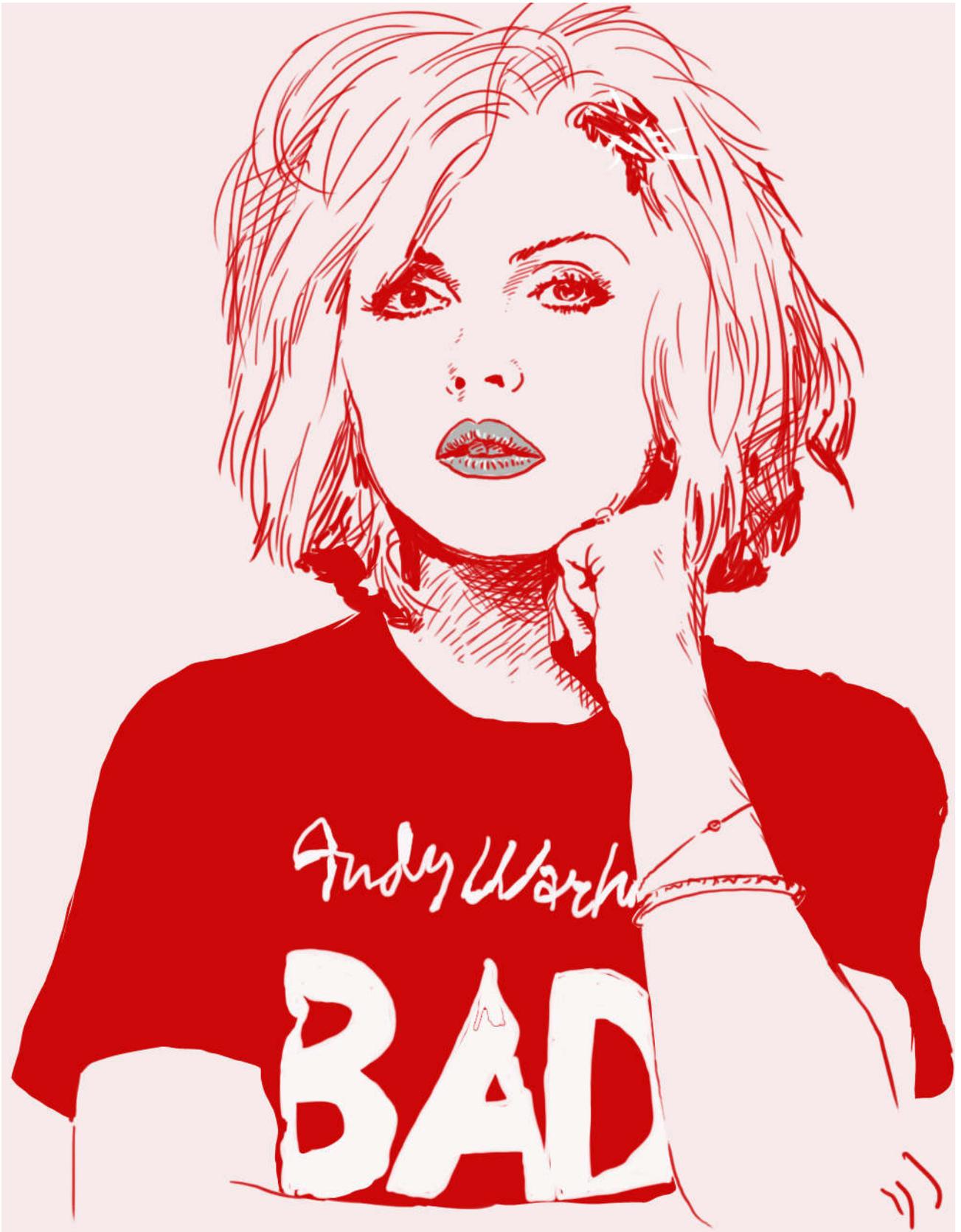
Selon Quine, une pluralité d'hypothèses ou de théories concurrentes peut rendre compte des mêmes observations.

On nous avait vendu le premier confinement comme une expérience inoubliable à l'attention des générations qui, jusqu'à présent, n'ont pas eu à traverser de situations historiques dignes de ce nom. Il s'agissait une fois de plus d'un de ces *storytelling* à la con dont les communicants ont le secret. La preuve, le discours creux sur le « monde d'après » est resté au placard dès le deuxième confinement et tout le monde a fait semblant de l'oublier.

En lisant mon chapitre quotidien de *L'homme sans qualités*, je tombe sur un passage où Musil décrit certains aspects d'Ulrich. « Il s'est développé en lui avec le temps un certain goût de la négation, une souple dialectique du sentiment qui l'induit volontiers à découvrir des défauts dans ce qui bénéficie de l'approbation générale, à prendre la défense de ce qui est interdit et à refuser les obligations avec une mauvaise volonté qui procède de la volonté de se créer ses propres obligations. »

Lorsqu'elle est venue s'installer chez moi avec ses disques et ses livres, ma future épouse avait une sacrée collection de disques des Beatles ; moi, je n'en avais qu'un ou deux. Son exemplaire du double blanc a tout l'air d'être un disque collector avec pochette numérotée, poster de Richard Hamilton et les quatre portraits à l'intérieur, le tout en très bon état.

Pass sanitaire : l'occasion de découvrir qu'on peut très bien vivre sans bars, sans restaurants, sans cinémas, sans théâtres, etc. mais simplement avec de bons livres, de la bonne musique et éventuellement quelques bons films.



Debbie, 2022

ALONE IN THE DARK par ThTh

J'achète du jus de gingembre
Et des beignets de thon
Avec sauce tomate sucrée
Et pimentée à Tata

Une jeune mama black de la cité

Ce soir, c'est une vraie block party
Avec tournoi de foot
Et soundsystem

Sans aucun sponsor2merde

Presque que des jeunes blacks
Des rebeus avec deux ou
Trois pitbulls sans laisse
Ni muselière

Des kids leur tirent la queue

Un rouquin en survêtement
Prend le simplet à la voix de castra
Dans ses bras

Parmi eux
je suis le pale rider
Ma monture est un petit vélo rouge de femme
Pliable comme mon âme

Les lascars ne font pas attention à moi
Je suis comme le silure albinos dans l'étang

Je vais acheter du rhum.

Jane,
2022



Hommage à Monica Vitti par le GFIV



Les choses se passent ainsi sur internet : vous êtes tranquillement en train de faire défiler les images et les textes sur l'un de vos réseaux sociaux favoris lorsque soudain, la vue d'une photographie d'une personne qui vous tient à cœur vous fait sortir de la torpeur numérique. Presque simultanément, vous commencez à avoir un mauvais pressentiment. Puis, le nom de la personne suivi de sa date de naissance et de celle du jour (2 février 2022) vient confirmer la nouvelle que vous redoutiez. D'elle, Bill a coutume de dire qu'elle est « son type de femme ». Belle, élégante, intelligente (ce qui ne veut pas dire « intello »), mélancolique mais capable de rire et, surtout, de ne pas se prendre au sérieux. J'aime bien cette citation d'elle trouvée dans la nécrologie du *Monde*. « *Quand la représentation prend fin, pour moi, la réalité se termine* ».

*



Jeanne, 2022

UN VRAI PUTAIN DE CLOWN par ThTh

Quai de la Loire. PARIS. C'est l'été à Paris-Plages - enfin ce qu'il en reste avec la Covid ; mais alors, ils ont supprimé la tyrolienne ? La seule activité bandante pour les kids ?!! Par contre, ils ont engagé un artiste et première de l'histoire de cet événement que je rebaptise Paris-Bassine, c'est un clown mec. Je l'ai rencontré hier juste avant d'aller acheter le jus de gingembre et le rhum. Oh purée, je l'ai scruté des pieds à la tête : c'est vraiment la lose édition complète remasterisée, version director's cut. Malgré le costume en couleurs et le maquillage spécifique à son rôle, il a l'air d'être habillé tout en gris le gars, il est comme... comme j'sais pas, comme si il était... froissé, voilà ! Telle une chemise en soie passée à la machine, température 90°. Mais putain, qu'il a l'air vieux et fatigué derrière son maquillage, merde. Toutes les demie-heures, il joue, disons qu'il exécute, à la trompette, Les copains d'abord. L'exécution de ce morceau est une catastrophe, il enfile les fausses notes, il n'y a aucun feeling, il envoie la purée trop vite, sans respirations, sans rythme. A tel point que l'on a du mal à reconnaître la chanson de Brassens parfois tellement il la joue mal, d'une manière précipitée, mécanique, presque avec d'autres notes, inventées comme si une intelligence artificielle buggée avait remplacé les notes manquantes mais l'air de Brassens résiste et on ne peut pas penser à autre chose. Ça te prend la tête mec, ça te prend le chou Marilou. Après l'exécution de ce massacre, il gonfle un ballon et je ne sais pas ce qu'il branle avec, mais ça pète, il doit le crever ma parole !!! Enfin, je ne sais pas, j'entends seulement la trompette et le bruit du ballon qui éclate, en haut de chez moi au neuvième étage. Je suis allongé sur le lit à rien foutre pour choper l'inspiration. Il faut s'ennuyer énormément pour écrire alors t'imagines pas l'arsenal contre l'ennui que j'ai collectionné, je suis entouré de consoles de jeux, de DVD, d'ordinateurs, de smartphones et de bouffe - bref, une détonation qui éclate, retendit et on s' imagine direct que le clown s'est foutu une balle après Les Copains d'abord. Je suis mort de rire. Voilà un vrai putain de clown.

*



Juliet, 2022

Cinéma 2 par Jane Sweet

Cry Macho, Clint Eastwood (2021)

Une scène du film : le vieux cowboy joué par Clint Eastwood a réussi à soigner un animal dans la petite ville mexicaine où il se trouve. La rumeur s'est répandue et des gens commencent à rappliquer avec toutes sortes de bêtes pour qu'il les guérisse. Le shériff se pointe avec son épouse qui porte son chien dans ses bras. Clint observe l'animal puis il s'éloigne un peu avec le jeune qui l'accompagne. Il lui glisse à l'oreille : « On ne soigne pas la vieillesse ». C'est le thème du film. Alors il ne faut pas s'étonner s'il est lent et si le scénario charrie des mythes anciens venus d'un monde révolu. Le film peut également surprendre à cause d'une certaine sentimentalité (envers les animaux notamment). Clint fait le constat, déjà entendu mainte fois, selon lequel plus on avance et plus il apparaît clairement qu'on ne sait rien.

L'Anglais, Steven Soderbergh (1999)

Un film où on entend *The Seeker* des Who au générique ne peut pas être totalement mauvais. De fait, *L'Anglais* est un bon polar avec de la castagne musclée mais aussi de la psychologie des profondeurs. Au lieu de faire passer les états d'âme du personnage principal (joué par l'excellent Terence Stamp) à travers d'interminables bavardages (la *french touch*), les souvenirs de sa fille disparue dans des conditions mal éclairées ainsi que son besoin pressant d'explications et de vengeance sont *montrés* par un travail de montage assez sophistiqué qui mêle les différentes temporalités. Terence Stamp est impressionnant, muré dans le mutisme, prêt à exploser à chaque seconde. A noter également une très bonne composition de Peter Fonda en producteur de disques des années 60 savourant sa retraite dorée.

Thunder road, Jim Cummings (2018)

J'ai découvert Jim Cummings en lisant des trucs sur son dernier film qui ont attiré mon attention. Je n'ai pas pu le voir en salle en l'absence de laissez-passer mais de toute façon les cinémas du coin ne passent pas de films « indépendants ». Je trouve formidable d'avoir découvert cet excellent auteur, réalisateur et génial acteur. J'ai rarement eu l'occasion d'apprécier autant un film, j'ai même eu l'impression qu'il m'était spécialement adressé. Ce que fait Jim Cummings est d'une originalité rarement atteinte. C'est personnel, brillant, maîtrisé. *Thunder road* ne rentre dans aucun genre précis mais en aborde plusieurs de manière décalée voire franchement tordue, passant de la comédie au drame, jouant sur le malaise en permanence, déclenchant au passage des spasmes de rires nerveux qui font un bien fou (ne me demandez pas pourquoi). Un premier film aussi réussi, c'est très impressionnant. Je vais essayer de voir *The Wolf of Snow Hollow*, son second film. En attendant de pouvoir voir *The Beta Test*...

Une anglaise romantique, Joseph Losey (1975)

Du grand Losey, cérébral et sensuel, agréablement tordu, buñuelien sur les bords, au final fascinant, surtout quand on y repense après l'avoir vu. Ceux qui aiment gloser sur le sens caché des films ne savent plus où donner de l'exégèse cinématographique. Entre les miroirs, les déplacements dans l'espace, les énigmes concernant les personnages et les profondeurs insondables du désir, on pourrait s'arrêter sur ce chef-d'œuvre le restant de sa vie sans pour autant épuiser toutes les subtilités de ce trio sado-maso. Comme chez Hitchcock, certaines scènes, certains décors, resteront dans notre esprit à la manière des « souvenirs imaginaires » que seuls certains films sont en mesure de susciter. Et on en revient à cette théorie selon laquelle le cinéma serait la forme d'expression artistique la plus proche du monde des rêves.

Modesty Blaise, Joseph Losey (1966)

Losey s'amuse, le spectateur s'ennuie mais se laisse prendre par la beauté des images pendant que des personnages s'agitent mollement en dehors de tout enjeu scénaristique. La destruction du film d'espionnage à la James Bond est ici poussée à un tel degré que cela aurait presque pu déboucher sur une œuvre *vraiment* déjantée en plus d'être plastiquement séduisante. Hélas, la sauce ne prend pas et le gâteau raté retombe lamentablement. Monica Vitti en espionne tantôt brune, tantôt blonde, est superbe. Losey prend manifestement un grand plaisir à la mettre en valeur mais il en oublie de lui faire vraiment jouer un rôle. Du côté des personnages masculins, Terence Stamp se contente d'être là et Dirk Bogarde campe avec un certain brio un bandit queer emperruqué.

Le Syndrome de Stendhal, Dario Argento (1996)

Je m'attendais à un film d'horreur, j'ai découvert un thriller hitchcockien entrecoupé de scènes gores. Le titre du film fait référence à une pathologie existante, une forme d'hyper sensibilité générant des malaises au contact des œuvres d'art. Argento parvient à susciter un climat de trouble et de tension psychique en associant des plongées au cœur de chefs-d'œuvre comme la Chute d'Icare et une musique hypnotique signée Ennio Morricone. L'interprétation d'Asia en jeune femme profondément perturbée par les violences subies et données au cours du film force l'admiration. Quant au scénario, il vous maintient dans un état de curiosité et d'attente jusqu'à la dernière seconde qui arrive au bout de deux heures sans que jamais le suspens ne retombe. Les connaisseurs en parlent comme du « dernier bon film d'Argento ».

The Wolf of Snow Hollow, Jim Cummings (2020)

Le personnage est adjoint du shériff qui se trouve être également son père. L'action se passe dans un bled enneigé, très bien filmé, où sévit un tueur de femmes opérant les nuits de pleine lune. Le film entre, du moins en apparence, dans le cadre étroit du film de genre : celui du film de loup garou. Les amateurs de cinéma horrifique risquent d'être déçus même si les scènes d'action sont assez réussies. Ceux qui, comme moi, souhaitaient retrouver le personnage borderline du premier film de Cummings doivent s'adapter. C'est un peu plus calme, moins foutraque. L'anti-héros a quand même une bonne dose de problèmes et il pète de plus en plus les plombs à mesure que les cadavres s'accumulent et que son enquête piétine.



Nathalie, 2022

Alors mec, t'es poète ? Par ThTh

- Ouais...
- T'écris en alexandrins et tout ?
- Non j'écris en cubi-Tarkos !
- En quoi ?
- Ben en ritournelle comme le poète marseillais Tarkos et je me bourre la gueule au cubi avant la lecture...
- C'est original !
- Non tout le monde fait ça.
- Moi aussi je veux être poète !
- Et achète-toi tes fringues chez Emmaüs.
- Merci !
- De rien je préfère me saouler au Chateaubriand, tiens je te cite par cœur ce vin : “ Ma mémoire oppose sans cesse mes voyages à mes voyages, montagnes à montagnes, fleuves à fleuves, forêts à forêts, et ma vie détruit ma vie. Même chose m'arrive à l'égard des sociétés et des hommes.”...
Allitération !
- Quoi ?
- Rien je vais pas tout te donner comme ça, tu likes ma page ?



Nancy, 2022

Considérations inutiles par Joe Legloseur (extraits 2)

Lu sur le blog de Roland Jaccard un bon conseil de Julien Green extrait de son Journal de 1956 :
« Le secret, c'est d'écrire n'importe quoi, c'est d'oser écrire n'importe quoi, parce que lorsqu'on écrit n'importe quoi, on commence à dire les choses les plus importantes... »

Il doit être réconfortant de se sentir appartenir à un groupe uni autour d'un noyau de croyances partagées. Le destin n'a pas voulu que je connaisse cette expérience. Fort heureusement, en me privant des joies que doit procurer la satisfaction d'un instinct grégaire normalement développé, il m'a donné un goût immodéré pour la solitude

Vu un documentaire sur Bashung qui m'a ramené au début des années 80, lorsqu'on entendait *Gaby* tout le temps. Puis, après la découverte de *Pizza*, vint le moment de la sortie du *Play blessures*. J'avais acheté le disque à cause d'une critique qui n'était pas parue dans la presse musicale mais dans une revue consacrée aux voitures et dont j'ai oublié le titre. A l'époque, d'un côté je dessinais des BD et d'un autre, je traînais dans les couloirs désolants de Paris 8 avec le vague projet de décrocher un diplôme pour le cas où la gloire ne viendrait pas (ce qu'elle fit). Pour revenir à ces premières années de la décennie 80, ce que je voulais évoquer, c'est ce profond sentiment d'isolement et de solitude qui vous étreignait à l'époque où il n'y avait pas moyen de partager ses émotions en temps réel. Je me souviens avoir écrit, sur un mur couvert de graffitis dans les toilettes de la fac, la phrase « Un rebelle dans vos villes de contraste ». Le sentiment que je ressentais, sans pouvoir l'exprimer autrement que par ces mots de Boris Bergman chantés par Bashung, c'était celui de flotter comme un atome dans le grand vide de la capitale, tout près du Grand Rien. Je ne dis pas que c'était mieux ; j'y repense juste comme à une chose disparue et qui ne reviendra pas.

Dérèglement climatique oblige, il semble désormais que nous ayons le choix entre l'éternel automne au nord et la fournaise au sud. Cela n'empêche pas de se souhaiter un « bel été ». La capacité d'aveuglement volontaire est en effet une des grandes victoires de l'humanité. Je repense à cette famille qui se prenait en photo en prenant la pose, tout sourire, au milieu des algues vertes. Pendant la fin du monde, il importe que le spectacle continue.

Quel choc, en rentrant, après avoir déballé et rangé les courses, d'apprendre la mort de Charlie Watts. Celle de Keith Moon, on s'y attendait ; mais Charlie, le calme, le pilier du groupe, avec sa frappe imparable immédiatement identifiable. Qui aurait pu croire qu'il quitterait la piste avant les *Glimmer Twist* ? Même quand le groupe sortait des disques très moyens, on prenait toujours plaisir à entendre sa caisse claire.

Elle détestait la bonne humeur chez les autres, surtout lorsqu'elle ne pouvait pas se considérer comme étant la cause de cette joie.

Un matin vaguement déprimant où l'esprit, comme écrasé par les nuages gris, ne parvient pas à trouver le passage vers la lumière, vers cet état de paisible jubilation qui donne envie d'écrire, de dessiner, d'écouter la musique, ou de ne rien faire. On reste coincé là avec des livres qui ne vous font pas décoller et des informations affligeantes.

« Le sceptique est quelqu'un qui cherche à s'installer de façon plus ou moins définitive dans un état de doute. » Jacques Bouveresse

Je viens de passer un de ces moments où le temps n'existe plus vraiment. Je dessinais à l'encre de chine en écoutant un entretien avec Bouveresse sur « vérité et croyance ». A un moment, j'ai considéré que le dessin était terminé, j'ai retiré mon casque et j'ai pris une photo de la page pour l'envoyer sur *Instagram*. Pendant un court instant, je me suis senti exactement comme au sortir d'un rêve. J'ai réalisé qu'il était déjà dix heures et demie et le passage du temps s'est remis en route.

Discussion dans *L'Homme sans qualité* entre Ulrich et Diotime lors d'une promenade hivernale dans la campagne. Diotime demande à Ulrich ce qu'il voulait dire en prétendant que « nul homme, s'il avait la toute-puissance, ne réaliserait ce qu'il désire. « Qui ne serait embarrassé si tout à coup se produisait ce qu'il a revendiqué passionnément toute sa vie ? », répond Ulrich. Il précise qu'il ne veut pas dire que chacun désire ce qui est irréalisable et méprise ce qui est à sa portée ; il constate simplement que la réalité recèle un désir absurde d'irréalité. Reconnaisant que ses propos sont assez confus, Ulrich demande ensuite à Diotime de songer à l'enfant qu'elle a été, « tout entière tendre ardeur », puis à l'adolescente « aux lèvres brûlées de nostalgie ». « En moi du moins, ajoutez-il, il y a quelque chose qui se refuse à ce que le prétendu âge mûr soit le sommet d'une telle évolution. »

*



Raquel, 2022

NE ME SECOUEZ
PLUS, JE SUIS
PLEIN DE
SPERME.

THTH

Ceci est une publication des éditions du GFIV
Vous en trouverez d'autres sur le site

gfiv.fr